

Les comarcas se subdivisent en *termos*, et les termos en districts. Chaque termo a une chambre municipale qui fait, sous l'approbation de l'assemblée provinciale, des ordonnances (*posturas*) pour l'administration du municipio. L'assemblée provinciale siège au chef-lieu de la province et relève du parlement de Rio-de-Janeiro. Le parlement, nommé assemblée générale, se compose de la chambre des députés, renouvelée tous les quatre ans par l'élection à deux degrés, et d'un sénat dont les membres sont nommés à vie par l'empereur. Le pouvoir législatif est exercé en commun par les deux chambres et par l'empereur. Les assemblées provinciales se composent d'une seule chambre renouvelée de deux en deux ans, et dont les décisions sont approuvées par un président qui administre la province. Le pouvoir judiciaire se compose d'une cour de justice suprême (*supremo tribunal de justiça*), des cours d'appel, des juges de première instance (*juiz de diruto*), des juges municipaux (*juiz municipal*) et des juges de paix (*juiz de paz*). La police est faite par des fonctionnaires nommés chefs de police, *delegado* et *subdelegado*. L'armée compte 24,000 hommes en temps ordinaire, et 595,284 gardes nationaux.

Dans son démêlé avec le Paraguay (1865), le Brésil a pu mettre sur pied une armée de plus de 60,000 hommes, composée pour la plupart de volontaires nationaux. La force navale se compose de seize navires à voiles, dont une frégate et quatre corvettes, et de trente-deux navires à vapeur. Cette flotte est montée par 4,000 marins; elle représente un tonnage de 3,084 tonneaux et est armée de 254 bouches à feu. Les vapeurs représentent une force nominale de 2,700 chevaux. Dans ce compte on ne comprend pas quatre monitors, dont une corvette et une canonnière blindées qui ont été construites à Rio-de-Janeiro dans le cours d'une année (1865). Il y a de plus deux frégates, une corvette et trois navires, dont un vapeur, qui sont hors de service.

Le budget pour 1865 s'établit ainsi : dépenses, 169,766,469 fr.; recettes, 156,000,000 fr.; déficit, 13,766,479. Dette publique externe en 1863, 270,505,000; dette interne flottante, 139,997,252 fr., laquelle est compensée par ce que l'on doit à l'Etat.

Il a été fait à l'Etat, en 1864, des dons spontanés s'élevant à 5,471,728 fr. Ce chiffre s'est encore augmenté considérablement en 1865. Le Brésil est résolu à entrer dans la voie du progrès, et fait de grands sacrifices pour faciliter les transports des produits agricoles. Outre les voies carrossables déjà livrées au public et celles qu'on ouvre partout, on a entrepris, il y a une dizaine d'années, de grandes lignes de chemins de fer destinées à relier entre elles les voies fluviales et les entrepôts de commerce. A la fin de 1865, il y avait de livrés à la circulation 558 kilomètres. Une de ces lignes, celle de dom Pedro II, offre des travaux qui, par leur hardiesse, sont comparables à tout ce qu'on a exécuté en ce genre dans les pays les plus avancés. Le passage de la Serra do Mar, par exemple, en face de Rio-de-Janeiro, a onze tunnels, dont le plus grand, creusé dans le granit et sur une hauteur de 440 mètres au-dessus du niveau de la mer, a une longueur de 2,337 mètres. Il a été terminé en sept ans contre les prévisions de personnes compétentes, qui pensaient que ces travaux dureraient vingt années. Le Brésil fait des études sérieuses pour livrer à la navigation des nations étrangères ses fleuves et sa Méditerranée amazonique, et pour exploiter ses mines de fer et de charbon de terre. Il travaille non moins assidûment à fonder des établissements de crédit et à améliorer ses lois. Il vient d'adopter le système métrique français. Une des questions qui attire aussi particulièrement son attention, c'est l'émigration des populations industrielles et la colonisation.

— *Histoire*. Quelques indices d'une civilisation disparue avaient déjà fait soupçonner que l'histoire du Brésil, comme celle du Mexique et du Pérou, remontait très-haut dans la nuit des temps, lorsque, en 1845, la découverte, dans l'intérieur de ce pays, des ruines d'une ville très-étendue et fort ancienne, avec de superbes édifices portant des inscriptions d'une écriture inconnue, vint confirmer cette opinion. Pour nous, néanmoins, cette histoire ne commence qu'au xvi^e siècle. En 1500, le navigateur espagnol Vincent Yanez Pinson aborda au cap Saint-Augustin, visita l'embouchure de l'Amazone et prit possession de cette terre au nom de son souverain; quelques mois après, le Portugais Pedro Alvarez Cabral jeta l'ancre dans un lieu qu'il nomma Porto-Seguro et déclara que le pays appartenait au roi de Portugal. Cette double prise de possession amena entre les deux puissances de violentes contestations qui ne furent terminées qu'en 1594 par le traité de Tordesillas. Cependant d'autres expéditions eurent lieu, et le Portugal implanta et étendit sa domination sur toute la côte méridionale de cette contrée que Cabral avait nommée *Terre de Sainte-Croix*; ce nom fut ensuite remplacé par celui de *Brésil*, corruption du mot *brazza* (braise), employé pour désigner la couleur vive que donne le bois du brésillet, arbre du genre *caesalpinia* qui abonde dans cette partie du nouveau continent. Toutefois, comme les Portugais ignoraient les richesses que renfermait ce pays, ils se bornèrent d'abord à envoyer

au Brésil des malfaiteurs et des femmes de mauvaise vie, et n'en rapportèrent que des bois de teinture et quelques perroquets. Ces malheureux déportés y introduisirent la culture de la canne à sucre. Bientôt le Portugal, par un examen plus attentif des produits de sa nouvelle possession, pressentit tous les avantages qu'il en pourrait tirer, en y établissant solidement sa domination; c'est pourquoi, en 1531, le gouvernement y dépêcha comme gouverneur Thomé de Sousa, le fondateur de San-Salvador, et accorda, en outre, à la noblesse portugaise la propriété des terres dont elle pourrait faire la conquête au Brésil. Beaucoup de gentilshommes portugais vinrent y chercher fortune, chassèrent les naturels et s'emparèrent de leurs terres; les jésuites entreprirent la conversion des sauvages, et la nouvelle colonie fut divisée en quatre capitaineries; des bourgades et des villes s'élevèrent, de vastes contrées furent défrichées, et un gouverneur général fut placé à San-Salvador. Cependant ce succès des Portugais excita la convoitise des autres puissances de l'Europe : en 1555, l'amiral Coligny essaya vainement de former à Rio-de-Janeiro un établissement français placé sous la direction de Villegagnon; un autre établissement des Français à Maranhão ou Maragnon, vers 1610, ne fut qu'éphémère; mais, en 1580, quand le Portugal fut réuni à l'Espagne, le Brésil suivit le sort du Portugal. L'Angleterre et la Hollande, alors ennemies de l'Espagne, attaquèrent les colonies portugaises, et la Hollande, malgré les efforts d'Albuquerque, conquit une grande partie du Brésil. Après la révolution qui renversa Philippe IV du trône de Portugal pour y placer la famille de Bragance, les Hollandais consentirent à laisser aux Portugais les provinces brésiliennes qui n'étaient pas encore en leur pouvoir. Cet arrangement ne fut pas de longue durée : le gouvernement batave, à force d'oppression, poussa à bout les colons portugais, qui coururent aux armes et parvinrent, après une lutte sanglante, à expulser définitivement les Hollandais, en 1654.

A partir de cette époque, l'importance du Brésil pour le Portugal alla toujours en augmentant; en 1698, on y découvrit des mines d'or, et, en 1730, des mines de diamants; jusqu'en 1810, ces mines rapportèrent annuellement à la métropole 14,280 quintaux d'or et 2,000 livres pesant de diamants. Rio-de-Janeiro devint la capitale du Brésil en 1773, et ce fut dans cette ville que la cour de Portugal alla fixer sa résidence en 1808, lorsque les Français chassèrent le roi Jean VI de ses Etats. Le séjour de ce prince au Brésil fut sans cesse troublé par des mécontentements ou des insurrections, que provoquaient les exigences du roi vis-à-vis de ses sujets, l'augmentation des impôts et la partialité du monarque dans l'administration de la justice. Enfin, en 1821, Jean VI, las d'un pays qu'il n'avait jamais aimé, s'embarqua, le 26 avril, pour le Portugal, en nommant son fils prince régent. Cependant, sourdes aux intérêts du pays, les cortès portugaises décrétèrent une constitution applicable au Brésil comme au Portugal, décidèrent que ce pays continuerait à être administré comme une colonie, et rappellèrent le prince régent en Europe. A cette injonction maladroite, les Brésiliens s'indignèrent, et quand dom Pedro, qui préférait le Brésil au Portugal, refusa d'obéir aux cortès, ils le proclamèrent *prince régent constitutionnel* et *défenseur perpétuel du Brésil* (1822). Quelques mois après (12 octobre 1822), la chambre des députés brésiliens lui déclara le titre d'*empereur constitutionnel*, et prononça la séparation complète et définitive du Brésil et du Portugal. Le nouvel empire eut à lutter à l'intérieur contre les exigences du parti républicain, à l'extérieur contre les prétentions despotiques de la mère patrie, qui ne pouvait se résigner à perdre pour toujours ce vaste empire. Enfin, le 15 novembre 1825, Jean VI, après de longues négociations, consentit à reconnaître, comme les autres puissances européennes, l'indépendance du nouvel empire et la souveraineté de dom Pedro. Cet acte important venait à peine d'être conclu que le roi de Portugal mourut, laissant la couronne à son fils déjà empereur du Brésil. Dom Pedro y renonça en faveur de sa fille, dona Maria, qu'il destinait à son oncle dom Miguel; mais celui-ci, nommé régent de Portugal, usurpa la puissance qui appartenait à sa jeune parente, et, malgré l'anarchie toujours croissante qui régnait au Brésil, dom Pedro déclara qu'il voulait maintenir par la voie des armes les droits méconnus de sa famille. Cette déclaration mécontenta les Brésiliens, qui craignirent de voir les ressources de leur pays s'épuiser dans un intérêt dynastique. Ce mécontentement fut porté à son comble par la guerre contre Buenos-Ayres et surtout par le traité qui terminait cette guerre, en reconnaissant l'indépendance de Montevideo. Malgré tous les efforts de ce prince pour reconquérir l'opinion, la position n'était plus tenable; dom Pedro le comprit, et le 6 avril 1831, à la suite d'un soulèvement qui eut lieu à Rio-de-Janeiro, il abdiqua en faveur de son fils dom Pedro II, alors âgé de sept ans; et, le 13 du même mois, il s'embarqua pour l'Europe, où, après de brillants succès, il remplaça sa fille dona Maria sur le trône de ses ancêtres. La minorité du jeune empereur a été pour le Brésil une époque difficile à traverser; les difficultés ont été vaincues, et, grâce aux

modifications libérales apportées à la constitution brésilienne, le pays suit sans obstacle une marche ascendante et progressive. Son jeune souverain, dom Pedro II, a épousé une princesse napolitaine, dona Thérèse, dont il a deux filles. En 1843, la sœur de l'empereur du Brésil épousa le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe. Au moment où nous écrivons cette notice sur l'empire du Brésil (octobre 1866), une guerre dont les résultats sont encore très-incertains a éclaté entre les Brésiliens et la république du Paraguay.

BRÉSIL (HISTOIRE DU), l'un des meilleurs écrits de Southey, qui parut en 1810. En Angleterre, on reproche à cet ouvrage de la diffusion, l'auteur ayant rapporté trop de particularités et de menus détails; mais on le classe au rang des livres les plus estimables, en raison de la rapidité et de l'excellence de la diction. M. Cunningham a apprécié la composition de Southey dans les termes suivants : « Le meilleur de tous les ouvrages en prose de Southey, c'est son *Histoire du Brésil*, monument original, plein de variété et d'unité à la fois. On lui a reproché la barbarie des mœurs qu'il dépeint et l'atrocité des scènes qui remplissent ses pages; mais qu'y pouvait-il faire? Des hordes sauvages luttant contre des envahisseurs non moins sauvages qu'eux : tels étaient les éléments de son tableau; il a su découvrir les différences caractéristiques de ces hordes, décrire avec exactitude et chaleur leurs superstitions, leurs mœurs, leurs préjugés, peindre le changement produit par leurs oppresseurs chrétiens. De ces matériaux si difficiles à mettre en œuvre, il a su tirer l'un des livres les plus intéressants et les plus instructifs de la littérature anglaise. Variété de scènes et de personnages, aventures extraordinaires, incidents romanesques racontés simplement, tout s'y trouve. L'accent de l'historien est sérieux, grave, élevé, et prouve l'intérêt vif et profond qu'il a pris à son œuvre. Il domine son sujet; aucune trace d'effort ni de fatigue ne vient rebuter le lecteur. On reconnaît partout une vigueur constante, maîtresse d'elle-même, et qui se déploie naturellement. » On voit que l'appréciation de M. Cunningham, qui est lui-même un écrivain de mérite, diffère un peu de l'opinion accréditée, au moins quant à la disposition et à la méthode du livre. — Cette histoire est un ouvrage élégant et en même temps un précis exact et complet d'une des plus belles colonies des Européens en Amérique. Durant son séjour en Portugal, Southey avait mis à profit une foule de matériaux presque oubliés.

BRÉSILIÈNE s. f. (bré-zil-lé-i-ne). Chim. Résultat de la combinaison de la brésiline avec l'air et l'ammoniaque.

BRÉSILIEN, **TENNE** s. et adj. (bré-zil-lain, i-é-ne). Géogr. Habitant du Brésil; qui appartient au Brésil ou à ses habitants : *L'anniversaire de l'indépendance de l'empire brésilien a été célébré ici avec les réjouissances ordinaires*. (Journ.)

— s. m. Linguist. Langue parlée par les peuplades américaines du Brésil : *Savoir le brésilien*.

— *Encycl.* Langue brésilienne. Le *brésilien* appartient à la grande souche *guarani* (voir ce mot pour de plus amples détails). Cette langue porte aussi le nom de *tupi* et de *lingua-geral* (langue générale). Les principales tribus qui s'en servent sont celles des *Tapes*, des *Tupis*, des *Petigares*, des *Tupinambas*, des *Cahetés*, des *Tupinaguins*, des *Tumimimis*, etc., qui n'ont pas tous conservé pure leur nationalité, et se sont, en beaucoup d'endroits, mêlés aux Espagnols, aux Portugais, aux nègres, etc., pour former une race mixte, après avoir embrassé pour la plupart le catholicisme. C'est aux travaux des jésuites que l'on doit les renseignements les plus précieux sur la *langue brésilienne*; et c'est principalement grâce à leurs soins que s'effectua la publication d'assez nombreux ouvrages écrits dans cette langue ou destinés à la faire connaître : catéchismes, formules de prières, grammaires et autres traités pédagogiques ou religieux. Les substantifs, en *brésilien*, n'ont pas de forme distincte pour le singulier et le pluriel; ainsi *oca*, signifie à la fois *maison* et *maisons*. Les diminutifs se font au moyen de l'addition d'un *i*; exemple : *pitanga*, enfant, *pitangai*, petit enfant. Les terminaisons caractéristiques *-ara*, *-ana*, *-aba*, *-pyra*, etc., servent à dériver des verbes de véritables noms d'action, d'agent, de patient, d'instrument, de lieu, de temps, d'habitude, etc.; exemple : *juca*, tuer; *juca-pyra*, tueur; *juca-caba*, instrument pour tuer; *Y-juca-pyra*, le tué, et ainsi de suite. Le génitif s'exprime en plaçant le nom devant le mot qui le régit; le datif, au moyen de la terminaison *-pe*, ou *-cupé*; le vocatif, dans les noms qui ont l'accent tonique sur la dernière syllabe, en retranchant la voyelle finale, ou en se servant de la particule exclamative *gui* ou *gue*, dans la bouche des femmes *iu* ou *io*; l'ablatif, à l'aide de la préposition *pe* ou *pyri*, de l'accusatif, à l'aide de la préposition *rupi* ou *bo*, par, à. Le comparatif se forme en ajoutant *été* au positif, et en faisant suivre le terme de comparaison de la préposition *cui*; le superlatif se forme de la même façon, avec l'addition de l'expression *par-dessus tout*. Les pronoms personnels sont déclinaux et affectent plusieurs formes, suivant qu'ils sont isolés ou accompagnés du verbe. L'infinitif est le thème radical du

verbe; l'emploi pur et simple des pronoms personnels sert à former le présent; à l'imparfait, on ajoute la terminaison *aêrémé*; au parfait, *uman*; au plus-que-parfait, *uman aêrémé*; au futur, *né*, etc. L'impératif se rend au moyen de différentes syllabes préfixes. Il y a plusieurs modes qui rendent des nuances fort délicates. Au passé, on intercale *abé* ou *yé* entre le pronom personnel et le verbe; pour les verbes intransitifs, on se sert de *xé*, *adé*, etc., syllabes au moyen desquelles on peut, avec la plus grande facilité, faire d'un adjectif un verbe neutre. La négation se rend en faisant précéder le verbe de *n* ou *nd*, et en le faisant suivre de *i*. Les prépositions sont remplacées par des postpositions. Comme dans tous les idiomes américains de la grande classe agglutinante, la construction est essentiellement inverse en *brésilien*. Le *brésilien* comprend plusieurs dialectes, dont le plus ancien et le plus répandu est celui que parlent les *Tupinambas*, dans la province de *Para*. Le *tupinamba*, dit *Balbi*, y dominait tellement, que la langue portugaise ne commença à y être parlée qu'en 1775, et était jusque-là enseignée publiquement et employée exclusivement dans les relations commerciales. « Aujourd'hui, une foule de dialectes métis ont pris naissance dans la fusion des idiomes indigènes avec les langues parlées par les conquérants espagnols, portugais, etc. On a voulu rattacher au groupe *brésilien* la langue des *Cahetés*; mais cette hypothèse exigerait, pour être admise, une vérification sérieuse.

BRÉSILINE s. f. (bré-zil-li-ne). Chim. Matière colorante du bois de Brésil, appelé aussi *BRASILINE*.

BRÉSILLÉ ÉE (bré-zil-lé; 11 mll.) part. pass. du v. *Brésiller*. Teint en rouge avec le bois de Brésil : *Atideaux BRÉSILLÉS*.

— *Brisé par petits morceaux : Cette glace est toute BRÉSILLÉE*.

BRÉSILLER v. a. ou tr. (bré-zil-lé; 11 mll. — rad. *Brésil*). Techn. Teindre avec du bois de Brésil : *Pour satisfaire à la commande qu'il avait reçue, il BRÉSILLAIT toute la journée d'énormes pièces de drap*.

BRÉSILLER v. a. ou tr. (bré-zil-lé — fréquent. de *briser*). Casser en petits morceaux comme lorsqu'on écrase : *BRÉSILLER un verre, une montre. On y voit un monstre ailé qui court à tout BRÉSILLER*. (Balz.) Si vous voyez le pistillon allant à tout BRÉSILLER et refuser un verre de vin, questionnez le conducteur. (Balz.) — v. n. ou int. Tomber en débris, en poudre, par l'effet de la sécheresse.

Se *brésiller* v. pr. Se réduire en poudre, à force de sécheresse : *Il est peu agréable de fumer un tabac qui se BRÉSILLE*.

BRÉSILLET s. m. (bré-zil-lé; 11 mll. — dim. de *brésil*). Comm. Variété de brésil la moins estimée de toutes.

— Bot. *Brésillet bâtard* ou *d'Amérique*. Nom vulgaire d'une trichilie et d'une picramnie. Il *Faux brésillet*. Nom vulgaire d'une autre picramnie et d'une comocladie.

BRÉSILLOT s. m. (bré-zil-lot; 11 mll.). Bot. Arbrisseau d'Amérique.

BRESLAU (*Vratislavia*), ville de Prusse, dans la province de Silésie, dont elle est la capitale, ch.-l. de la régence de même nom, à 325 kilom. S.-E. de Berlin, sur la rive gauche de l'Oder; 129,747 hab., dont 35,000 catholiques et 6,000 juifs. Breslau se divise en vieille ville et ville neuve, et elle compte sept faubourgs, dont trois, ceux de Saint-Nicolas, d'Ohlau et de Schweidnitz, incendiés en 1806, ont été reconstruits et agrandis de plus de moitié. Siège d'un évêché princier catholique, suffragant d'Olmütz; consistoire évangelique provincial, cour d'appel, tribunal criminel, quartier général du 6^e corps d'armée; nombreux établissements d'instruction publique; université très-renommée, séminaires catholique et protestant, école normale supérieure, quatre gymnases, école de médecine, de chirurgie, d'architecture, de génie civil, école militaire, nombreuses écoles civiles primaires. Industrie active : eaux-de-vie, liqueurs, tabac, machines, arsenaux de construction, fonderie de canons, produits chimiques, orfèvrerie, etc. Commerce très-développé, favorisé par la position de cette ville au centre de la province manufacturière la plus productive de la Prusse et par de nombreuses voies de communication; les principaux articles sont les métaux extraits des mines de la Silésie, le bois, les draps, les laines et les toiles. Ses foires aux laines (juin et octobre) sont les plus importantes du continent.

Selon la tradition, l'origine de Breslau remonte au x^e siècle. Boleslas Chrobry, qui réunit la Silésie à la Pologne, y introduisit le christianisme et y créa un évêché suffragant de l'archevêché de Gnesen. Henri III y bâtit le château et la cathédrale, et en fit sa résidence en 1052. Elle devint la capitale du nouveau duché de Silésie en 1163, après la séparation de la Silésie et de la Pologne. Au milieu du xiii^e siècle, elle était une des villes les plus florissantes de la ligne hanséatique. Mais les ravages des Mongols, en 1220 et 1240, arrêtaient momentanément son essor. A la mort du duc Henri IV, qui ne laissa pas d'enfant, elle échoit à la Bohême (1335), tout en conservant d'importants privilèges. Devenue la proie des flammes en 1342 et 1344, elle fut rebâtie par l'empereur Charles VI, qui lui accorda de nouvelles immunités; ce fut à cette